

XYZ. La revue de la nouvelle

La chambre

D. G. Jemoba



Numéro 84, hiver 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3265ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jemoba, D. G. (2005). La chambre. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (84), 31–35.

La chambre D. G. Jemoba

UNE OMBRE VACILLE, tangué, au rythme de l'ampoule qui danse, nue, au plafond. Elle révèle la présence de l'Enfant debout dans la pièce.

Je suis assise sur ma chaise. Je regarde l'Enfant. Je désire son corps qui n'a rien connu. Son corps vierge de douleur. Mais je n'avance pas. Je ne bouge pas. J'attends.

L'Enfant me regarde. Quelque chose m'échappe. Il me regarde sans dire un mot. Et son ombre danse toujours sur le mur. Mû par le désir de savoir, je tends la main. Il est trop tard. Déjà. L'Enfant n'est plus. Il ne reste dans la pièce que l'ampoule, la chaise et moi.

•

Je vis dans ma pièce depuis l'âge de douze ans. Je refuse de la quitter jamais. De toute façon, aller où ? Non, j'aime les murs sales et la fenêtre qui donne sur rien. J'ai ma chaise et l'ampoule.

•

Quand j'ai eu douze ans, ma mère m'a prise à part et m'a dit :
« Tu es assez grande maintenant. Tu n'as plus besoin que l'on te berce de mensonges. Le monde est laid et, heureusement, nous finissons tous par mourir un jour. Maintenant, donne-moi ta suce et tes poupées et allons au bûcher. »

J'ai suivi ma mère dans le jardin et nous avons brûlé ce que j'avais de plus précieux. Ma mère a répandu l'essence, mais elle a tenu à ce que je gratte l'allumette. Je ne me souviens plus de la fin de cette journée.

À partir de ce moment, je n'ai plus eu droit aux histoires non plus. Deux jours plus tard je me révoltais. J'ai décidé : ne jamais quitter ma chambre. Ma mère a cru à une crise, à des enfantillages. Elle a grondé, tonné. Elle m'a donné des ordres. Je lui ai répondu :

«Maintenant je suis assez vieille pour choisir de faire
ce que je veux.»

Elle s'est tue. Elle a juré que j'en sortirais, mais j'y suis encore. En punition, elle refuse de me voir. La réalité est qu'elle boude. Quand on demande de mes nouvelles, elle fait semblant de ne pas comprendre. Elle change de sujet, diplomate... Je sais, l'Enfant me l'a dit.

L'Enfant me rapporte tout. Il prend un malin plaisir à lire la déception sur mon visage et dans mes gestes. Il me dit comment tout est dehors. Quelquefois, il exagère. TOUT NE PEUT PAS ÊTRE VRAI. Ça ment, un enfant.

•

Ma mère ne fait rien, elle s'occupe. Elle place ses cheveux à gauche, ses pieds à droite. Elle travaille à paraître et réussit bien. Les gens viennent la voir s'exposer comme une toile. Les hommes surtout. Dans ma pièce vide, leurs voix résonnent, s'emmêlent au rire haut perché de ma mère et bousculent le silence.

Elle rit toujours, ma mère. Il lui arrive de pleurer, mais elle le fait en cachette. Doucement, tendrement. Comme une chanson que l'on chante à un enfant pour l'endormir : tout en beauté. J'aime les pleurs. L'eau salée fait plus que laver mes yeux et salir mon visage. Elle ennoblit. Je le sais.

Des femmes aussi rendent visite à ma mère. Leurs voix me font peur. Des voix graves, déchirées. Je sais qu'il se passe des choses, mais je préfère rester dans ma pièce. Je n'ai besoin de personne. Quand je sonne, on répond.

«Enfant, viens ici.»

Il ne s'approche jamais de moi. Sur ses gardes, il reste à l'écoute du départ. Pourtant, je ne cherche pas à m'approcher, à le saisir. Il a peut-être un sixième sens. Il doit savoir ce dont je suis capable. Ce que j'ignore.

•

J'aime regarder dehors. J'aime voir le ciel et imaginer son odeur. Quand je demande à l'Enfant, il me dit que l'on ne peut le sentir. Étrange. C'est dire que je n'existe pas. Je ne dis rien pour le contrarier. Je laisse paître. Je m' imagine mille odeurs, mais je crois qu'aucune n'égale son parfum.

•

Ma mère a toujours cherché à faire de moi une femme. Elle pense que l'enfance est un monde que l'on ne doit pas fréquenter. Un monde pas respectable. Elle dit :

« Les enfants font de ces "choses". Des "choses" immondes oui, je les connais. Ils se cachent derrière leurs petits yeux, leurs petites mains. Il ne faut pas croire à leur innocence. Elle est impie. Ma fille ne sera jamais un monstre. Je vous l'assure. »

Ma mère ne m'a pas dit :

« Je t'aime. »

Elle sait que tous ces mots sont destructeurs. Des briseurs de conscience. Avec l'amour, on construit l'univers des petits monstres et ils se croient Dieu. L'amour va à Dieu. Les Hommes doivent se contenter du reste. Voilà ce qu'elle dit, ma mère.

Je suis un monstre. Je veux que l'on m'aime. Je veux aimer aussi, parfois. Pas trop souvent, ça fait mal.

•

Quand j'étais petite, ma mère mettait ses plus belles robes le dimanche. Elle paraissait à son meilleur. Pour ajouter à son charme, elle me glissait dans d'horribles petites robes et me faisait parader à ses côtés. À l'église, toujours.

Un jour, tout son univers s'est fissuré. Il n'est resté qu'un Dieu en carton-pâte dans le coin du salon. Ce jour marque la fin de nos relations. Nous n'étions plus que locataires du même appartement. Elle subvenait à mes besoins. Ce sont ses principes.

L'Enfant est apparu. Je ne me souviens pas du jour. Le soleil cherchait un passage entre les craques du plancher. Je

me souviens du doré. Je tendais les orteils. J'hésitais à les laisser se faire caresser. La peur du manque. J'étais tout à mon effort. J'ai senti un poids sur mon cou. Un poids de la lourdeur d'une plume. D'un regard, il était là. Je l'ai baptisé l'Enfant.

J'ai d'abord cru qu'il serait mon ami. Pas très longtemps. Un enfant n'est jamais un ami éternel. On le berce puis, à un moment, il nous blesse le visage de ses poings de désir. Il me blesse souvent, l'Enfant. Notre entente est pourtant simple : le minimum et nous serons contents.

Ses yeux demandent l'essentiel. Ils obligent. Ils travaillent. Lui me tient en haleine avec les histoires de mère, d'hommes et de femmes.

•

Quand je n'ai rien à faire, je pleure. Je me roule en boule. Je me love dans le coin du mur et mes larmes coulent. L'Enfant déteste. Il court à ma mère. Je l'entends, elle, nerveuse au loin. Elle marche et bouscule. Elle laisse monter la colère. Sa fille, une perversité. Elle hurle des obscénités et croit m'atteindre.

Les larmes inondent mon visage. Plus je pleure, moins je sais la raison de mon naufrage. J'aime pleurer. Le passage des heures, dans cette posture, est agréable. Je renouvelle mon bagage de tristesse. Je m'arrête avec le sommeil.

Tard, je me réveille lourde de paix. Je renaiss forte et fière.

•

L'Enfant est là, plus près que je ne peux le croire. Son regard me panique. Un Homme est entré dans l'appartement. L'Enfant me dit qu'il est violent.

Je perçois, à la cuisine, les soupirs de ma mère qui tentent de convaincre, d'apaiser. Elle déploie son éventail. Il y a là parmi ses plus beaux spécimens de lamentation : suaves et enjôleurs. Je ne les ai jamais entendus. Je m'y perdrais presque.

Pourtant, l'Homme résiste. Un temps, on a cru qu'il hésitait. L'Enfant se détend un peu. Mais non, il est plus fort. Sa violence heurte et agresse la passion de ma mère. Pour la première fois, la femme qui m'a mise au monde ne sait plus. Elle minaude, chuchote. Rien à faire, l'Homme persiste.

L'Enfant me supplie, me conjure d'aller au-devant du drame. D'arrêter l'hémorragie avant qu'elle ne se déclare. Il ne comprend pas, l'Enfant, je ne peux pas sortir. Ma mère en mourrait.

•

Je n'ai pas dormi. J'ai entendu l'Homme longtemps après le départ de la police. Longtemps après les commérages des voisines. J'ai entendu, dans ma tête, le bruit de ses poings quand ils ont écrasé les seins de ma mère. Le craquement de sa peau de soie sous l'assaut de la colère. J'entends encore le ruissellement du sang sur le carrelage frais. Le goutte-à-goutte du temps qui s'écoule sans raison apparente.

Son corps est parti dans les cris de l'Enfant. Il a crié quand on lui a recouvert le visage. Il ne voulait pas qu'elle soit dans le noir. Elle a peur du noir. Les ambulanciers lui ont donné un sédatif. Maintenant, il dort près de moi dans la chambre.

•

Je me suis faite belle. J'ai joué à paraître à mon tour. J'ai pris ma plus belle robe, enfin sa plus belle robe. Toute de noir vêtue, j'ai paradé. J'ai baissé la tête au bon moment, je me suis agenouillée exactement à temps. À l'église, on ne regardait que moi.

J'ai paradé dans la rue aussi. L'air calcaire sous mon voile noir, je me suis recueillie sur sa tombe. Longtemps, j'ai figé ma posture, imitant le marbre des anges.

L'Enfant a refusé de venir. Il s'est enfermé dans la chambre. Il refuse d'en sortir : jamais. Un vrai monstre. Je l'avais pourtant prévenu qu'elle en mourrait, ma mère, si je sortais.